TEN

DÉMO
Ê

Par un
prati
vi

SON I
et pré

TRAITÉ

SUR LA

TENUE GÉNÉRALE D'UNE TERRE

DANS LE

BAS-CANADA,

DÉMONTRANT COMMENT UN SOL USÉ PEUT ÊTRE RENDU DES PLUS FERTILES SANS CAPITAL ; AUSSI,

De la Rotation des Récoltes,
Des Racines et Cultures Sarclées,
Des Instruments d'Agriculture,
Du Soin des Animaux, etc. etc.

Par un Habitant du District de Montréal, qui a mis en pratique avec le plus grand succès pendant plus de vingt ans, le système qu'il recommande, et qui ayant commencé sans moyens, est devenu propriétaire de terres.

PUBLIÉ PAR ORDRE DE
SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GENERAL,
et présenté et recommandé par ELLE aux CULTIVATEURS du Bas-Canada.

1851.

AVIS AU LECTEUR.

Avec l'assentiment de l'Auteur intelligent et expérimenté, j'ai fait imprimer et distribuer ce petit traité, croyant qu'il pourrait être utile aux cultivateurs du Bas-Canada. J'ose espérer qu'on le lira avec attention et qu'on ne dédaignera pas les avis simples et pratiques qu'il contient.

ELGIN & KINCARDINE.

Toronto, 1er Janvier, 1851.

DE LA

TENUE GENERALE D'UNE TERRE

DANS LE

BAS-CANADA.

Les habitants Canadiens sont en général frugaux et industrieux; leurs terres ont un bel aspect, malgré que, pour la plupart, elles soient épuisées. Tout ce qui manque à l'agriculteur du Bas-Canada, c'est un bon système. Un tel système, pour être valable, doit posséder les qualités suivantes, savoir:

1o Il doit être économique, et ne pas requérir plus de capitaux que le système actuel, ou plutôt l'absence actuelle de tout système, ne requiert. Il est très avantageux cependant d'appliquer des capitaux considérables sur les terres, mais cet avantage est hors de la portée de nos cultivateurs qui, pour le plus grand nombre, n'ont pas les sommes suffisantes.

2o Il doit ramener la fertilité du sol où elle a été détruite, et la conserver ensuite avec les propres moyens de la terre. Quant aux engrais tirés d'autres sources que de celles de la terre, ils sont toujours coûteux, et loin des villes il serait impossible d'en avoir, si chacun en connaissait le prix.

3o Il doit être simple et d'une application facile.

4o Enfin, et par dessus tout, il doit se recommander par le mérite de l'expérience et du succès obtenu.

L'auteur de cet essai ayant pendant longtemps fait l'application pratique d'un système qui réunit tous ces avantages à un haut degré, croit qu'il est de son devoir, comme il a le privilége, de le soumettre à ses concitoyens Canadiens-Français, et il a la conviction que si ce plan est adopté, il aura pour effet, de rendre le pays plus productif et par conséquent plus prospère, et, dans l'espace de six ans, de changer les terres ruinées, improductives et empoisonnées de mauvaises herbes, en de belles, riches et fertiles fermes, et des petits et mourants animaux du Bas-Canada en de luxuriants troupeaux, et cela, sans de plus grandes dépenses de travail et d'argent que celles qu'entraîne le mode actuel.

Avant toutefois de développer son système, l'auteur se permettra de dire un ou deux mots des résultats qu'il en a obtenu, et pour plus de clarté il parlera à la première personne.

Il y a trente ans, j'arrivai dans ce pays, endetté alors de la somme de £40 ; je louai une terre ruinée dans le Bas-Canada, contenant quatre-vingt-quatre arpents en superficie, au sein d'une population Canadienne-Française, et cela au prix annuel de £45 de loyer. Eh bien ! dans l'espace de vingt-et-un ans, j'ai payé ma première dette, et j'ai pu économiser une somme suffisante pour acheter dans le voisinage une terre bien meilleure que la ferme par moi occupée. Le propriétaire de la terre que j'ai achetée, quoique maître de sa propriété, allait s'apauvrissant toujours jusqu'au point d'être obligé de vendre sa terre, tandis que fermier sur une terre moins productive, tout en payant le prix d'un bail, je me suis rendu capable d'acheter sa terre, comme je viens de le dire. Quelle est donc la raison de cette anomalie? Le Canadien était plus fort que moi, jouissait comme moi d'une bonne santé et était, comme je l'ai dit, le maître de sa terre. Voici la raison, il ne suivait aucun système: il laissait sa terre s'épuiser, et les mauvaises herbes lui enlever le peu de force et de fertilité qu'elle conservait encore : il laissait souffrir ses troupeaux de la faim ; ses engrais, l'or du cultivateur, se perdre inutilement: tout allait en ruine faute de méthode ; mais quand j'eus acheté cette terre, et que j'y eus appliqué le système que j'entreprends de décrire, sa fertilité se rétablit champs par champs, jusqu'à ce que le tout fut en bon ordre, au bout de six ans ; depuis, la terre n'a fait que s'améliorer par ses seules ressources.

Le système auquel je fais allusion, et qui est bien connu des bons cultivateurs de tous les pays comme la bâse de toutes les améliorations, est le système des Assolements ou,

LA ROTATION DES SEMENCES.

Deux sortes de raisons limitent en faveur des assolements:

1° Parceque les différentes plantes tirent du sol différentes espèces de nourriture, en sorte qu'une plante peut venir avec abondance dans un sol épuisé par rapport à une autre plante.

2° Parceque les semences étant variées, la disette sur un certain produit, dans certaines années, n'est pas autant sentie, les autres produits fournissant d'abondants moyens de subsistance sans celui-là.

Cultiver une proportion régulière de toutes les variétés de produits que la providence nous a fourni avec profusion pour notre subsistance, doit être considéré comme le meilleur moyen de prévenir la famine ; et quel cultivateur sensé, avec l'exemple du Canada et de l'Irlande, voudra s'en tenir à la culture unique du blé ou de la patate.

Je vais maintenant expliquer le plan des assolements que, par trente ans d'expérience, j'ai trouvé le plus convenable au sol, au climat et à

l'état actuel du Bas-Canada, et que je crois généralement applicable aux terres occupées par des Canadiens-Français, et dans cet exposé je ne dirai rien que je n'ai fait moi-même et pratiqué avec succès.

PLAN D'ASSOLEMENTS.

Divisez la partie cultivable de la terre, quelle que soit sa grandeur, en six champs aussi égaux que possible, avec une communication directe de l'enclos de la grange à chaque champ, et d'un champ à l'autre, afin que les troupeaux puissent passer de l'un à l'autre à discrétion. Cette division en six champs demandera pour la plupart des terres de nouvelles clôtures, et il faut d'abord examiner comment le faire avec la moindre dépense possible.

Je suppose maintenant la terre préparée à recevoir l'application de ce système, et c'est celui que j'ai trouvé le plus convenable pour celui qui n'a pas de capital à appliquer :

1° Culture des légumes, comme patates, carottes, betteraves, (parsnips) panets, &c. et dans le cas où la terre ne serait pas assez meuble pour une semaille de ce genre, il faudrait laisser le champ en friche.

2° Culture du Blé ou de l'Orge.

3° Culture du Foin.

4° Pâturage.

5° Pâturage.

6° Culture de l'Avoine ou des Pois.

En commençant l'application de ce système, le champ qui sera dans le meilleur état pour recevoir une semence de légumes devra s'appeler le champ, ... A
Le plus propre pour le Blé ou l'Orge, ... B
Le champ qui est actuellement en foin, ... C
Les champs en pâturage, ... D & E
Le plus propre pour Avoine ou Pois, ... F

Chaque champ, pour la première année, doit être destiné aux récoltes ci-dessus mentionnées, et dans la manière maintenant pratiquée par les habitants du Bas-Canada, excepté pour le champ A. Par cette disposition, ils retireront, la première année dans tous les cas, autant de produits de cinq de leurs champs qu'ils en retirent maintenant.

La culture du champ A et de l'un des produits du N° 1 qui se présentent ensemble la première année, doivent être l'objet d'une attention particulière comme étant la clef de tout le système ; car, la bonne culture de ce champ a pour but, et doit avoir pour effet, non seulement de

produire une bonne récolte la première année, mais encore d'améliorer la terre pour les cinq autres années de ce système de rotation des semences.

L'année suivante, les cultures des divers produits seront dans l'ordre suivant :

Le produit	2°	au champ	A
do	3°	do	B
do	4°	do	C
do	5°	do	D
do	6°	do	E
do	1°	do	F

et ainsi de suite, en variant chaque année jusqu'à ce que la septième année, le produit 1°, arrive de nouveau au champ A, et alors le tout sera dans un bon état de production, et exempt de mauvaises herbes. Ce système a prouvé son efficacité à améliorer la terre et à détruire les mauvaises herbes.

Maintenant, pour rendre la chose simple et facile à comprendre, je me supposerai obligé de prendre de nouveau une terre ruinée, à l'automne de 1849.

La première chose que je ferais, serait de diviser cette terre en six champs par des clôtures capables d'empêcher les animaux de passer d'un champ à l'autre. Et de suite, je prendrais pour le champ A celui qui serait le plus propre à produire (green crops are not grass, but root crops) des légumes : je recueillerais tout l'engrais que je pourrais trouver, soit dans ou hors des bâtisses ; j'enlèverais le pavé des écuries, étables et des soues, et je prendrais autant que possible de la terre qui se trouve dessous les pavés, car cette terre est l'essence des engrais ; une charge de cette terre vaut autant que quatre ou cinq charges de fumier ordinaire. La portion ainsi enlevée doit être remplacée par une égale quantité de terre ordinaire, ou si la chose est possible, on doit la remplacer par de la terre noire, qu'on pourra renouveler au besoin par la suite.

Le fumier et les autres engrais ainsi amassés seraient placés sur le champ A en Septembre ou au commencement d'Octobre, étendus avec soin et enfouis par un léger sillon. Les engrais aident à la décomposition du chaume et des plantes nuisibles à la surface du sol, et les délivre de ces plantes servant à retenir la matière soluble contenue dans ces engrais jusqu'à ce que les sucs deviennent nécessaires aux semences des années suivantes. Plus il y aura de variété dans les semences de ce champ, le mieux sera, si la terre est convenable pour elles. Ainsi, ce champ doit approcher en apparence un jardin potager.

Sous les circonstances actuelles du pays, j'attirerai avec force l'attention de tous les agriculteurs sur la culture de la carotte, comme bien adaptée à notre sol et à notre climat.

La carotte a moins d'ennemis que toutes les autres plantes, que je sache. La meilleure espèce pour la culture en grand est la carotte rouge d'Altingham: la manière de la cultiver est la suivante:

CULTURE DE LA CAROTTE.

La terre engraissée l'automne, comme on vient de le dire, doit être labourée au moins deux fois le printemps, les deux labours devant se croiser et être aussi profonds que possible: on doit ensuite la herser jusqu'à ce qu'elle soit bien préparée. On fait ensuite, à la charrue, des sillons séparés de deux pieds à deux pieds trois pouces, en ayant soin de relever la terre entre ces sillons autant que possible: on passe le rouleau sur ce labour, puis on ouvre avec le coin d'une houe (pioche) un petit sillon le long et sur le sommet des rangs; déposez-y la graine et passez de nouveau le rouleau, cette dernière opération suffit pour couvrir la semence. Quand on peut se procurer une brouette à sillon (semeur de graine) cela simplifie de beaucoup le travail. Le rouleau dont on vient de parler est essentiel pour la culture des plantes bulbeuses (légumes) qui viennent de petites semences, mais aussi, il est à la portée de tous les cultivateurs. Un *billot* de pin de vingt pouces de diamètre et de cinq pieds de long, avec des timons fixés à ses extrémités, peut faire l'affaire admirablement.

La graine de carotte (et on peut en dire autant des autres graines), doit être trempée dans de l'eau de pluie ou de l'eau douce, et y demeurer jusqu'à ce qu'elle soit prête à germer, et ensuite on la roule dans de la chaux vive jusqu'à ce qu'elle soit assez sèche pour que les grains n'adhèrent pas les uns aux autres. Quand on n'a pas de chaux, on peut se servir de cendre de bois. Une livre de graine, si elle est bonne, et on en doit faire l'épreuve avant de la semer, peut suffire pour un arpent de terre.

Par le moyen dont on vient de parler, la jeune plante poussera avant les mauvaises herbes, en sorte qu'il sera facile de distinguer les rangs de la carotte avant que les mauvaises herbes apparaissent.

Ceci rend le nettoyage comparativement plus facile, puisqu'il peut se faire (excepté l'éclaircissement) avec la herse à sillon. Cette herse est un instrument que tout cultivateur doit avoir, et qui, comme ceux déjà décrits, est extrêmement simple dans sa construction: elle est composée de trois barres en bois réunies à leur extrémité antérieure, et séparées en arrière en proportion de la largeur des rangs que l'on veut nettoyer. Cet instrument, qu'on appelle la houe à cheval, la herse à sillon, ou le cultivateur, peut être tiré par un cheval bien facilement, et armé de *manchons* comme une charrue, mais plus légers; un homme ou un jeune garçon peut la diriger de façon à ne pas toucher aux rangs des carottes ou autres légumes, mais seulement pour soulever la terre à une plus ou moins grande profondeur, à volonté. Dès que les mauvaises herbes font leur apparition, on traîne cette herse entre les rangs, de manière à amener la terre aussi près que possible des jeunes pousses sans leur toucher ni les couvrir. Ce procédé tiendra les pousses dans un état de

propreté jusqu'au temps venu d'éclaircir les plants et de les laisser distants de quatre ou cinq pouces. Peu après, on pourra labourer entre les rangs ainsi hersés et renchaussés. Ces procédés font du bien à la plante en permettant à l'air et à l'humidité de se faire jour, et facilitant l'évaporation.

Ma manière de récolter les carottes l'automne consiste à passer la charrue le long du côté droit des plantes aussi près que possible sans les endommager; ceci les dégage d'un côté, et la tige est assez forte pour ensuite arracher les racines.

Cette espèce de culture requiert un travail considérable, mais le revenu est plus que suffisant pour récompenser le cultivateur. Quand on considère la grande quantité de principes nutritifs que cette racine contient, et l'application générale qu'on peut en faire pour la nourriture de tout ce qui a vie dans la ferme, on ne saurait trop en recommander la culture; c'est en outre un aliment aimé de tous les animaux, et surtout des chevaux de travail, auxquels on peut en donner à la place de l'avoine.

J'ai appuyé particulièrement sur la manière de cultiver la carotte, parceque la même méthode peut s'appliquer à la culture de presque tous les légumes qui peuvent se cultiver avec avantage dans ce pays, comme les Panets, Betteraves de toute espèce, et Navets.

Les Panets peuvent pousser dans un sol dur, approchant même de la glaise, et n'ont pas besoin de caves, pouvant, sans souffrir, demeurer dans la terre tout l'hiver; dans ce cas on les retrouve au printemps comme une nouvelle alimentation dans le temps où elle devient plus nécessaire. Tous les animaux mangent les panets avec goût, et les vaches qui en sont nourries donnent un lait très riche.

La Betterave ordinaire, et la grosse Betterave, sont de la même valeur comme culture et comme aliment des vaches laitières; mais je ne les crois pas beaucoup propres à engraisser les animaux.

Les Navets viennent bien quand ils peuvent échapper à la mouche; mais on ne peut compter là-dessus; et depuis que la maladie a pris la Patate, on peut en dire autant de ce légume dont la culture d'ailleurs est bien connue.

De la feve a cheval et des pois.—Si la terre est trop lourde pour la culture des légumes à racines, les Fèves et même les Pois peuvent convenir pour la culture No. 1, tout en faisant attention à semer au sillon, et à préparer la terre comme on vient de le recommander pour la culture des légumes à racines.

Labour.—Si l'on croit absolument nécessaire de déchaumer, c'est-à-dire labourer sans semer, ce qui arrive seulement dans le cas où le sol est si dur et si lourd qu'il ne peut se pulvériser par un autre moyen, on ne doit pas étendre les engrais sur la terre l'automne précédent, mais

on doit labourer la terre et l'assécher, c'est-à-dire, faire les tranchées et sillons avec autant de soins que pour le dépôt d'une semence. On ne doit pas retoucher à la terre avant le mois de juin, temps auquel il faut la labourer de nouveau, et la herser de manière à la rendre égale et à détruire les racines des mauvaises herbes. On doit ensuite tirer les sillons en ligne droite en leur donnant une largeur uniforme, et dans une direction propre à faciliter l'assèchement. Vers le milieu de juillet, il faut de nouveau labourer et semer avec abondance du sarrasin. A la fin de septembre, on doit labourer de nouveau, après avoir répandu les engrais sur la terre. Le sarrasin, dans ce cas, est enfoui avec les autres engrais, et sert à les augmenter beaucoup. La terre ainsi préparée devra être ensemencée de blé le printemps suivant, et on devra y ajouter une semence de Mil et de Trèfle ; un minot de Mil suffira pour cinq arpents, et trois ou quatre livres de Trèfle pour chaque arpent.

En suivant avec soin la méthode ci-dessus décrite, on aura en l'année 1851 quadruplé la fertilité du sol, et peut-être plus que quadruplé.

Maintenant, j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour le champ A. Je l'ai nettoyé et *engraissé* autant que je le pouvais, et après avoir enlevé la récolte de légumes et la récolte de blé ou d'orge l'année suivante, je laisse le champ se reposer jusqu'à ce que les autres champs aient été améliorés de la même manière, et d'après la méthode plus haut décrite. Quand ceci aura été accompli, c'est-à-dire dans l'espace de six années, ou en l'année 1856, le pire sera fait, et on pourra considérer la bataille comme gagnée. Les champs seront alors dans un état de propreté et de production, et la richesse, par conséquent, en sera de beaucoup augmentée ; la terre de 70 à 80 arpents qui, en 1849 ne nourrissait que trois ou quatre misérables vaches et un nombre guère plus considérable de moutons maladifs, sera capable en moins de dix ans de fournir une abondante subsistance à dix ou douze vaches et à d'autres troupeaux dans la même proportion.

Un des grands avantages de ce système de rotation des semences vient de ce que les pâturages qui fournissent aux troupeaux la nourriture de l'été sont en proportion de la quantité de légumes et de foin destinés à les *hiverner*, et en proportion de la paille que la culture des grains donne pour les litières des animaux. Je remarquerai ici que les habitants, excepté ceux qui demeurent dans le voisinage des villes, où ils peuvent aisément se procurer des engrais, ne devraient jamais vendre une seule charge de leur foin, paille ou légumes, le tout devant être mangé sur la terre, dans le but d'en retirer des engrais suffisants pour entretenir la fertilité du sol.

Mais si le cultivateur ne vend ni foin, ni paille, ni légumes, que vendra-t-il ? je réponds, le tiers de la terre étant employé, sous ce système, à produire du grain, il sera toujours en son pouvoir d'en vendre une grande partie. La moitié de la terre étant en foin et en pâturage, lui permettra de produire une grande quantité de beurre, de fromage,

de viandes et de laine, et d'en vendre une bonne partie après avoir pris les besoins de sa famille.

On pourra dire que six années sont bien longues à attendre pour l'amélioration de la terre entière ; mais je répondrai que je ne connais aucun autre moyen de l'accomplir en moins de temps avec ses seules ressources, et il est digne de remarque que la terre s'améliore graduellement et chaque année. Le produit est plus grand, même pour la première année sous ce système, qu'il ne l'est sous le mode actuel de culture, et d'année en année la terre s'améliore champ par champ, et produit de plus en plus de manière à payer beaucoup mieux le cultivateur qu'il ne l'est maintenant, et à le récompenser doublement après, quant le tout aura été amélioré par un système de rotation.

On pourra objecter que deux années de pâturage pour le même champ est un trop long repos pour la terre ; mais on devra remarquer que la terre ne demeure pas improductive durant ce temps de repos. Ceci ne contribue pas seulement à rétablir la fertilité presque épuisée du sol (et personne ne peut nier que ce procédé est le seul employé aujourd'hui par l'*habitant* Canadien), mais est encore le meilleur moyen de fournir au cultivateur les premières nécessités de la vie, et les articles, pour ainsi dire, qui puissent trouver le plus facilement un débouché sur nos marchés, tels que le bœuf, le lard, le mouton, le beurre, le fromage, la laine, et autres produits déjà nommés.

Engrais.—Les engrais sont de la plus haute importance pour le cultivateur, et il doit faire tout en son pouvoir pour en augmenter la quantité. Le système proposé ici est calculé de manière à augmenter la quantité des engrais en proportion que le sol s'améliore. Comme on l'a déjà dit, le cultivateur ne doit vendre aucune partie de son foin, ni de sa paille, parce que ces produits sont les matières principales des engrais, et par conséquent, il est infiniment plus mauvais encore de vendre les engrais. Les engrais ainsi *ménagés* seront suffisants chaque année pour améliorer le champ quidoit recevoir la culture des légumes, (semen No 1).

Après la culture de l'avoine (semence, No 6), la terre ne se trouve pas encore épuisée, et pourrait à la rigueur produire une autre récolte de grain : il vaut mieux cependant lui conserver sa fertilité, que de se mettre dans l'obligation de ramener de nouveau cette fertilité.

Dans ce petit abrégé, il m'est impossible de signaler la centième partie des moyens que nous pouvons avoir d'augmenter la quantité des engrais dans le Bas-Canada ; je me contenterai de signaler les riches dépots de matières végétales que contiennent nos savanes et la quantité de pierre à chaux qui se trouve presque partout : les mauvaises herbes même, qui sont la peste des champs, peuvent être converties en de bons engrais.

Assèchement.—Bien que l'assèchement des terres soit une amélioration profitable, il est si coûteux, que je ne dirai rien de plus sur ce sujet, que ce que connaissent déjà les cultivateurs Canadiens, c'est-à-dire, qu'on doit avoir soin de bien fossoyer le terrain afin que les eaux ne puissent séjourner sur la terre, et la rendre improductive.

DES TROUPEAUX.

Quant aux espèces d'animaux qu'il convient de garder, je conseillerais une proportion régulière de tous les animaux qui peuvent prospérer sur le sol, parcequ'une espèce se nourrit d'un aliment dont une autre espèce ne peut faire usage. Par exemple, les moutons dévorent et vivent bien avec des haricots, dont nulle créature, autre que l'homme, ne peut faire usage.

Chevaux.—Les chevaux canadiens sont, tout considéré, la meilleure race pour le pays, mais on doit avoir soin de choisir les meilleurs individus pour élever. Le système de laisser entier, pour la procréation, tous les petits chétifs étalons, est propre à détériorer la race. Les poulins doivent être nourris avec soin, surtout le premier hiver après les sèvres. On ne peut avancer rien de plus absurde que de dire qu'on doive laisser souffrir un jeune poulin pendant les deux ou trois premiers hivers pour le rendre vigoureux ; cependant on entretient assez généralement cette idée. Les jeunes chevaux, comme les enfants, ont besoin de beaucoup de liberté et de beaucoup de nourriture succulente.

Betes a cornes.—La meilleure espèce et la plus productive du lait, du beurre et autres produits, dans ce pays, est probablement la race canadienne, pourvu qu'on en ait grand soin, en ne choisissant que les plus beaux taureaux et les plus belles vaches pour propager la race. On ne peut apporter trop de soin sur ce point, et il faut nourrir les veaux avec des aliments d'une bonne qualité, et en abondance. Si l'on veut faire quelque croisement de race afin d'augmenter la quantité et qualité du lait, ce ne peut être qu'avec la race dite Ayrshire ; car les animaux d'une grande taille ne peuvent convenir à ce pays, du moins, dans l'état actuel de ses pâturages. Une bonne vache canadienne, dans mon opinion, donnera plus de lait pour la même quantité de nourriture qu'aucune vache d'une autre race que je connaisse.

Moutons.—La race de Leicester est la meilleure pour donner de gros et gras moutons, mais n'est pas si avantageuse sous le rapport de la laine ; ce qui est peut-être l'objet principal pour lequel on élève des moutons. Une race qui posséderait une combinaison des deux qualités de viande grasse et laine fine, et avec cela une constitution vigoureuse, serait la meilleure pour le Bas-Canada. Pour obtenir ce but, on pourrait croiser la brebis commune du pays d'abord avec un bélier de Leicester, afin de grossir la race, et mêler ensuite les produits de ce premier croisement avec un bélier de Cheviot pour leur donner une laine plus fine, ou d'abord avec un bélier de Cheviot, puis avec un bélier de Leicester. De cette manière j'ai procuré de vigoureux troupeaux dont les individus

donneront chacun de 6 à 8 livres de laine fine, et de 22 à 25 livres de viande par quartier. Dans l'élève, il faut apporter le plus grand soin à choisir toujours les meilleurs béliers et à conserver les meilleurs agneaux, et sous aucun prétexte on ne doit vendre les plus beaux.

De la manière de tenir les moutons.—Comme ceci est de la plus grande importance, et bien peu connu, j'ajouterai quelques remarques qu'on me pardonnera sans doute, puisque cette occupation a été celle de presque toute ma vie.

On ne doit pas laisser errer les moutons de champ en champ le printemps, parceque cela leur donne des habitudes vagabondes dont ils souffrent ensuite tout l'été. Quand les moutons sont bien traités et bien nourris, ils peuvent suivre la personne qui en a soin partout où elle voudra les mener ; et si on les mène dans un bon pâturage, et qu'on les y enferme, ils donneront moins de trouble pour les y garder qu'aucune autre espèce d'animaux. Il est encore de la plus grande importance d'oindre les moutons vers le milieu de Novembre, et j'ai fait usage à cet effet, du mélange suivant, qui m'a réussi à merveille. Les quantités indiquées ici peuvent suffire pour vingt moutons: Résine, 4 lbs. Huile commune, 3 pintes, Beurre, 3 livres. L'huile doit être chauffée au point de fondre la résine, et on y ajoute le beurre lorsque l'huile a cessé de bouillir, ce à quoi il faut bien faire attention. Le tout doit être brassé jusqu'à parfait mélange, et dans le cas où la composition serait trop épaisse pour être employée, on doit y ajouter du lait de beurre ou de la crème, en ayant toujours soin de bien mêler le tout. Cet onguent, on l'applique sur la peau des moutons en lignes parallèles éloignées d'un pouce l'une de l'autre, et s'étendant sur toute la longueur de l'animal. Cette application détruit la vermine, active la croissance de la laine, et protége l'animal contre le froid: cette précaution est essentielle à l'entretien d'un bon troupeau de moutons.

Voici une autre chose de la plus grande conséquence, c'est de ne jamais enfermer les moutons dans un endroit fermé, et sans air ; il vaudrait mieux les reléguer dans un coin quelconque de la grange que de les enfermer ainsi. Le mouton, par sa nature, peut endurer un degré considérable de froid, mais ne peut se passer d'air frais; en conséquence, la bergerie a besoin d'être bien aérée.

Il est très mauvais de laisser errer les béliers avec les troupeaux l'automne, parceque ceci est la cause que les (moutonnes) brebis font leurs petits trop tôt le printemps. Le bélier (et un seul peut suffire pour cinq cultivateurs) doit être mis à part depuis le 15 Septembre jusqu'au 22 Novembre, et si à cette dernière époque on les met avec les brebis, les petits naîtront vers le 17 d'Avril, et les mères n'auront pas le temps d'être épuisées par l'alaitement avant d'aller au pâturage.

Cochons.—La meilleure espèce pour le pays est la race dite de Berkshire, ou la race Chinoise, et on doit en garder sur chaque terre autant qu'on peut, c'est-à-dire autant qu'il en faut pour dépenser tout le lait et

autres restes de la laiterie, et qu'on peut engraisser pour tuer l'automne. Cet animal vorace, efflanqué, aux longues pattes et aux longs nez, qu'on appelle le cochon Canadien, doit être pour toujours banni. Une bonne race produira le double de lard avec moitié moins de nourriture. Le verrat Chinois ou Berkshire, croisé avec la race du pays pendant trois ou quatre ans, effectuera le changement nécessaire.

Instruments d'agriculture.—Ceux dont on se sert généralement, en y ajoutant les deux que j'ai déjà mentionnés (savoir : le rouleau et la herse à sillon), peuvent suffire jusqu'à ce que des progrès nouveaux requièrent l'usage de nouveaux instruments.

Laiterie.—La femme Canadienne est industrieuse, propre, et par conséquent peut confectionner de bon beurre et de bon fromage dès qu'elle saura la manière de les bien faire ; mais ceci ne peut entrer dans les limites de ce petit traité, d'ailleurs, les vaches doivent être bien nourries avant qu'on puisse en espérer un lait suffisamment riche pour la confection de ces articles de la laiterie. Je me suis donc borné à indiquer ces préliminaires.

CONCLUSION.

On pourra dire que les sociétés d'Agriculture sont destinées à amener les améliorations dont le pays a besoin ; mais si ces sociétés se contentent d'offrir des prix pour les beaux animaux et les beaux produits, sans enseigner la manière de produire de beaux animaux et de belles récoltes, elles feront ce que ferait quelqu'un qui montrerait à un autre une belle grappe de fruit au haut d'un mur sans lui donner une échelle pour y parvenir, celui-ci sera réduit à les regarder, et à les désirer sans espoir de parvenir à s'en emparer. La publication et la circulation de conseils pratiques comme ceux qui précèdent, seront ce que serait à cet individu l'échelle dont il a besoin.